

IRÈNE,

OU

LA PRISE DE NAPOLI,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES,

K Filainde

A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. S.-HILAIRE ET ANTONY,

MUSIQUE DE M. SERGENT, BALLETT DE M. JACQUINET,

DÉCORS DE M. DUMAY,

MISE EN SCÈNE DE M. ADOLPHE FRANCONI,

Représenté pour la 1^{re} fois, sur le Théâtre du Cirque - Olympique,
le 5 Décembre 1827.

DEUXIÈME ÉDITION.

— 000 —
PRIX : 50 CENTIMES.
— 000 —



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

PALAIS-ROYAL, RUE S.-HONORÉ, N° 210,

Ancien local de la Civette.

1828.

Chap. 1. 9

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ISMAIL, pacha de Napoli.....	MM. EDMOND.
NICÉTAS, patriarche grec.....	DELHOMMÉ.
DÉMÉTRIUS, fils aîné d'Irène.	DEMOUR.
ALEXIS, son frère.....	PAUL SEIGNEURIE.
PAOLOS, jeune grec.....	M ^{me} . SORANT.
CÉPHALOS, chef des Philhel- lènes.....	MM. LUSSAN.
JOANNÈS, officier grec.....	RÉBARD.
PICCOLOS, paysan grec.....	BAILLIESTE.
UN CHEF des Janissaires.....	PHILIBERT.
JOUSSOUF, chef des esclaves.	THIBOUVILLE.
IRÈNE.....	M ^{mes} . BUSSET.
UNE FEMME grecque.....	VALMONT.
Peuple grec.	
Soldats grecs, philhellènes, turcs.	
Esclaves, nègres, eunuques.	



La Scène se passe en Morée.



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 7 Août 1827.

Le Chef du Bureau des Théâtres.)

COUPART.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS AÎNÉ,
Rue de la Monnaie, N° 11.

IRÈNE,

ou

LA PRISE DE NAPOLI,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne. A droite et à gauche sont des édifices et des maisons en ruines, parmi lesquelles on en remarque une mieux conservée que les autres.



SCÈNE PREMIÈRE.

NICÉTAS, PAOLOS, Grecs de tout sexe et de tout âge,
Cavaliers et Soldats.

Au lever du rideau, des cris se font entendre; les soldats turcs achèvent de piller le bourg grec. Parmi les différens groupes qui forment ce tableau, on remarque le vénérable Nicétas, qui, entraîné par les Turcs, mais plein d'une généreuse résignation, semble se soumettre aux décrets du Ciel. Paolos, jeune grec, veut le défendre; un cavalier turc lève sur lui son sabre et va l'immoler.

SCÈNE II.

LES MÊMES, IRÈNE, Soldats grecs.

Soudain des coups de feu se font entendre; Irène, le fer à la main, s'élançe en scène à la tête des siens. Combat. Les Turcs, vaincus, fuient en désordre de toutes parts. Plusieurs, parmi lesquels sont des officiers, sont faits prisonniers; ils tombent à leur tour aux genoux de leurs vainqueurs. Les Grecs, que vient de délivrer Irène, lui témoignent leur reconnaissance.

NICÉTAS.

Irène, nous vous devons encore la vie.

IRÈNE.

Eh ! quoi , vénérable Nicétas , ils ont osé porter la main sur vous ?

NICÉTAS.

Ah ! que n'ai-je pu seul assouvir leur fureur ! (*Montrant les ruines.*) Voyez quelles horribles traces ils ont laissées sur leur passage.

IRÈNE.

Cruel pacha de la Morée , Ismaïl ! toi qui verses sans remords le sang innocent , tremble . . . l'heure de la vengeance est enfin sonnée Et vous , religieux portiques , temples des lois , gymnases où retentissaient des voix éloquents , modestes asiles de l'agriculture et de l'industrie , vous tombez sous le fer du barbare ! . . . Mais , nous l'avons juré en présence du Dieu de l'univers , vous vous releverez bientôt avec plus de splendeur . Ces vieux héros de notre histoire , ces hellènes si grands , si redoutables , seront égalés par leurs neveux ; des vengeurs de la Grèce opprimée , d'illustres étrangers viennent à notre secours ; n'en doutez pas , amis , les infidèles fuiront devant les soldats de la croix .

Les accens d'Irène ont ramené le courage dans tous les cœurs ; tous , animés de généreux transports , jurent de délivrer leur patrie ou de périr avec elle .

Allez , maintenant , allez recueillir , sous vos demeures en ruines , les restes de vos biens ; nous allons tous abandonner ces lieux . Je veux moi-même vous conduire dans un plus sûr asile .

Les habitans s'éloignent de divers côtés et entrent dans les ruines . Les soldats d'Irène restent seuls au fond .

SCÈNE III.

IRÈNE , NICÉTAS , PAOLOS.

IRÈNE.

Je cherche à ranimer leur courage , et j'ai besoin moi-même que vous souteniez le mien .

NICÉTAS.

Que voulez-vous dire ?

PAULOS.

La Morée doit-elle craindre encore quelque nouveau désastre ?

IRÈNE.

Non, les Albanais et les Épirotes se joignent à nous. En marchant à leur tête, l'illustre Scanderbeg les rend invincibles. Sa flotte a paru sur les côtes du Péloponèse; elle s'est joint à la nôtre. Céphalos s'est emparé, avec nous, en peu de jours, de Passava et de Léontari. Dans toutes les rencontres, Céphalos, ainsi que Scanderbeg, ont été vainqueurs.

NICÉTAS.

Tout semble donc assurer le succès de nos armes, et Napoli, vainement défendue par le féroce Ismail, tombera bientôt en notre pouvoir.

IRÈNE.

Je l'espère, ainsi que vous... Mais, hélas! je tremble pour tous ceux qui me sont chers. Vous connaissez déjà les cruelles épreuves auxquelles le ciel a voulu me soumettre; j'ai vu tomber sous le fer ottoman mon père et mes frères. Enflammée du désir d'une juste vengeance, je conçus la pensée de suivre mon époux dans les combats, j'armai trois vaisseaux et je rendis peut-être le nom d'Irène redoutable à nos ennemis. Au milieu de mes succès, un coup affreux vint m'accabler; mon premier fils, l'infâme Démétrius... je rougis de honte en prononçant son nom... irrité de l'affront qu'il avait reçu d'un de nos chefs, a passé dans les rangs de nos oppresseurs... vous avez vu mes larmes, mon désespoir...

NICÉTAS.

Irène, vous m'avez juré d'oublier que vous aviez deux fils...

IRÈNE.

Oui, j'ai maudit sa mémoire, et c'est pour la dernière fois que son nom s'échappe de ma bouche. Mon Alexis me reste; entre ses bras et ceux d'un époux adoré, j'ai pu moins songer à mes malheurs. Mais une inquiétude affreuse me dévore... Mon époux a dû, ces jours derniers, commander l'attaque d'un des principaux forts de Napoli; ignorant son sort, hier matin, devant Alexis, j'ai témoigné mes craintes. Alexis a sur-le-champ formé le projet de rejoindre son père sous le feu même de l'ennemi. J'ai voulu en vain le retenir... il est parti; et depuis hier, je n'ai reçu aucune nouvelle de mon époux et de mon fils.

NICÉTAS.

Calmez vos terreurs... Votre époux joint la prudence au courage; et Dieu ne voudra pas priver notre pays d'un de ses plus fermes défenseurs.

PAOLOS.

S'il faut vous donner des renseignemens certains, ordonnez; nous sommes peu éloignés de Napoli: à l'instant même, j'y cours.

IRÈNE.

Non, Paolos, demeure; nous allons tous abandonner ces lieux et j'irai moi-même... Mais voici nos malheureux concitoyens; ils sont prêts au départ.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRECS des deux sexes.

Les habitans sortent de leurs maisons; ils ont recueilli le peu d'effets qui leur restent. La douleur est peinte sur leurs traits. On voit qu'ils quittent à regret les lieux qui les ont vu naître; ils portent de tristes regards sur tout ce qui les environne. Les uns baissent en pleurant le seuil de leurs maisons; d'autres se jettent à genoux. Quelques vieillards refusent de s'éloigner; ils ne veulent pas quitter les tombeaux de leurs aïeux. Irène et Nicétas vont parmi les groupes, cherchent à consoler leurs compatriotes et leur offrent l'espoir d'un meilleur avenir. Soutenus par leur exemple, les infortunés se résignent à leur sort.

IRÈNE.

Amis, quittons ces lieux qui ne nous rappelleraient plus que de déchirans souvenirs. (*S'approchant de sa maison.*) Adieu! demeure chérie, où j'ai passé mes premiers ans, où mon cher Alexis a reçu le jour... Adieu!

Elle essuie une larme; mais bientôt; rappelant sa fermeté, elle donne l'ordre du départ. Tout le monde remonte la scène; mais soudain tous les habitans se jettent à genoux. Tableau.

Après avoir dit un dernier adieu au sol natal; ils vont suivre les pas d'Irène. Un officier accourt.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN OFFICIER grec.

L'OFFICIER, à Irène.

Chargé par vous de garder la route de Napoli, je viens vous

annoncer qu'un cavalier accourt de ce côté à toute bride....
j'ai cru de loin reconnaître votre fils.

IRÈNE

Mon fils!... ah! je commence à reconnaître.

Mouvement général; tout le monde redescend la scène. Irène, agitée, a remonté jusqu'au fond du théâtre. Elle porte des regards avides du côté où son fils doit arriver; elle l'aperçoit et s'écrie :

C'est lui! c'est mon fils!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALEXIS.

Les soldats ont porté les armes. Alexis entre à cheval; il paraît épuisé de fatigue; mais, à la vue de sa mère, il retrouve ses forces, se jette à bas de son cheval et se précipite dans les bras d'Irène. En voyant Alexis, tout le monde a poussé un cri de joie. Tableau, au milieu duquel se dessinent Nicétas et Paolos.

IRÈNE, *pressant son fils dans ses bras*

Mon Alexis!

ALEXIS.

Ma mère!

Après l'avoir serrée contre son sein, il s'arrache de ses bras en détournant la tête. Une vive douleur est peinte dans ses yeux; il aperçoit Nicétas et s'incline religieusement devant lui. Irène paraît inquiète.

NICÉTAS.

Alexis, vous avez causé de bien vives alarmes à votre mère.

IRÈNE.

Eh bien!... qu'est devenu ton père?

ALEXIS, *à part*.

Hélas!

Parle!

ALEXIS, *d'une voix étouffée*.

Il est prisonnier.

IRÈNE, *poussant un cri*.

Grand Dieu!

La consternation est générale. Irène, accablée, s'appuie sur le sein de son fils.

Comment a-t-il pu tomber en leur pouvoir?

ALEXIS.

Les Turcs ont à notre insu établi un camp hors des murs de Napoli, au pied du mont Palamède; mon père ayant quitté ses vaisseaux, pour les attaquer de ce côté, est tombé dans une de leurs embuscades.

Moment de silence; bientôt Irène retrouve toute son énergie; et s'écrie :

IRÈNE.

Mon époux est prisonnier des Turcs! eh bien! courons le délivrer! attaquons dans son camp cet orgueilleux Pacha, notre cruel ennemi; renversons ces remparts qu'il nous a trop longtemps opposés!

Elle tire son sabre. Mouvement parmi les soldats.

ALEXIS.

Je reconnais ma mère à ce généreux langage... Braves Héliènes! allez combattre sur ses pas; moi je cours livrer aux flammes la flotte d'Ismaël.

L'enthousiasme d'Irène et de son fils a passé dans tous les cœurs. Les soldats agitent leurs armes. Irène et Alexis se mettent à leur tête; ils vont sortir.

Nicétas se précipite au milieu d'eux.
(A Irène.) Qu'allez-vous faire?... (Aux soldats.) Et vous, imprudens, arrêtez!

Tous s'arrêtent. Irène et Alexis redescendent la scène sur ses pas.
(A Irène.) Loin de sauver votre époux, vous assurez sa perte.

IRÈNE.

Comment?

NICÉTAS.

Ne connaissez-vous pas le Pacha? Doutez-vous qu'au signal d'une attaque, votre époux ne soit sa première victime?

IRÈNE.

Eh bien!... que faut-il faire? Je veux suivre vos conseils.

NICÉTAS.

Un moyen plus sûr nous est offert.

IRÈNE.

Lequel?

NICÉTAS.

Vous avez en votre pouvoír quelques-uns des principaux officiers des Turcs ; proposez au Pacha un échange qu'il ne pourra refuser , en le menaçant de venger sur les siens les outrages qu'il voudrait faire à votre époux.

IRÈNE.

Oui , j'approuve votre avis ; mais qui pourrai-je envoyer auprès de ce barbare ?

Alexis et Paolos font un mouvement. Nicétas les arrête du geste.

NICÉTAS.

Moi !

IRÈNE.

Vous ? que j'expose votre tête aux outrages des Musulmans !... ah ! ne l'exigez pas.

NICÉTAS.

Il le faut. Tout autre que moi serait moins respecté des Turcs. Mon âge me servira de sauve-garde. Pourquoi le Pacha attendrait-il aux jours d'un vieillard ? Peut-être trouverai-je quelques paroles de paix qui sauront adoucir son cœur.

IRÈNE.

Quoi ! vous voulez

NICÉTAS.

Je l'exige , au nom de l'autorité que vous m'avez confiée sur vous. Ah ! j'exposerais mille fois ma vie pour conserver un défenseur à la patrie.

IRÈNE.

Comment reconnaître jamais

NICÉTAS.

En continuant de combattre.

Irène et son fils se sont précipités sur les mains de Nicétas , et les pressent contre leurs cœurs.

Les momens sont précieux ; je pars : quelques-uns de vos soldats m'accompagneront jusqu'aux murs de Napoli.

PAOLOS.

Je vous suis , mon père.

NICÉTAS.

Non, reste, Paolos, et veille sur les vases sacrés confiés à notre garde.

Il fait un mouvement de sortie. Tous, ainsi qu'Irène, mettent un genou à terre devant lui.

IRÈNE.

Avant de vous éloigner, bénissez-nous, bénissez nos armes.

NICÉTAS.

Que Dieu daigne entendre ma voix !

Une musique se fait entendre ; tout le monde est incliné. Quelques guerriers, un genou en terre, ont abaissé devant lui les drapeaux.

CHŒURS DE JEUNES GRECS.

Dieu tout puissant,
Entends notre prière ;
Devant notre bannière,
Abaisse le croissant.

NICÉTAS.

Grand Dieu ! jette sur nous un regard de pitié. Qu'elle se relève enfin de ses ruines cette noble patrie du génie et de l'héroïsme ! Daigne, daigne, ô mon Dieu ! ne pas retirer de nous ton bras protecteur.

CHŒUR.

Touché de nos douleurs,
Tu nous as dit : Aux armes !
Au milieu des allarmes,
Guide nos bras vengeurs.

NICÉTAS.

Combattez donc, ô magnanimes rejetez des Hellènes ! combattez toujours réunis. Que sont les fatigues de l'entreprise auprès d'une gloire qui doit vous égaler aux guerriers de Marathon, de Salamine, des Thermopyles et de Platée ! Marchez : l'Éternel veille sur vous. Que chacun contribue à l'effort général ; les jeunes gens par les armes, les vieillards par leurs exhortations. Marchez sans crainte ; nos soldats ont pour guides les ombres de nos martyrs, comme l'ombre de Léonidas !

CHŒUR.

Au signal des combats,
 Jetez au loin vos chaînes;
 Cherchez, nobles Hellènes,
 Ou la victoire ou le trépas!
 Marchons (*bis*)! Dieu guidera nos pas!

Nicéas étend les mains sur les drapeaux, et s'éloigne suivi de quelques soldats.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté NICÉAS.

Après son départ, tout le monde redescend la scène, et semble attendre les ordres d'Irène.

IRÈNE.

Il est parti! ô mon Dieu! veille sur lui et sur mon époux!

ALEXIS.

Espérons, ma mère, dans la prudence de Nicéas, mais, si ses prières sont rejetées, n'avons-nous pas nos armes?

IRÈNE.

J'en crois Nicéas; puissions-nous, dans cette circonstance, ne pas être forcés de nous en servir!

PAOLOS.

Pardonnez-moi de vous exprimer mes craintes, Irène; mais plus j'y songe, et plus je doute que les prières et les menaces de Nicéas aient quelque pouvoir sur le Pacha. L'offre d'une rançon.....

ALEXIS.

Une rançon!... mon père se soumettrait à cette ignominie!...

IRÈNE.

Modère ton ardeur, mon Alexis! pour délivrer mon époux, je dois tout tenter... Mais, hélas! tous mes biens ont servi à la défense de la patrie; et maintenant, le peu d'or que je possède... mais, grand Dieu!... j'y songe... oui... avant le départ de mon époux, j'ai caché tout l'or qui me restait dans une urne... elle est dans le caveau, sous l'appartement des femmes; peut-être aura-t-elle échappé aux regards.

Alexis et Paolos entrent vivement dans la maison d'Irène. Après quelques momens, pendant lesquels Irène exprime tour-à-tour sa douleur,

son espoir et son impatience, ils reparaissent portant l'urne, qu'ils placent aux pieds d'Irène; elle la renverse à moitié, et pousse un soupir douloureux.

O ciel! jamais cet or ne pourra suffire!

A ces mots, tous les habitans qui s'étaient rapprochés se précipitent autour d'elle, et tous déposent à ses pieds leurs bracelets, leurs bagues, leurs colliers, leurs ornemens, et l'argent qu'ils ont pu sauver. Irène, attendrie, leur témoigne sa reconnaissance, mais elle refuse de les dépouiller du peu qui leur reste. Il se jettent à ses pieds et la conjurent d'accepter.

Eh! quoi, vous arracherai-je vos dernières dépouilles?...
Non, non... jamais!...

UNE FEMME.

Eh! que nous importe la misère, si nous sauvons l'époux d'Irène!

Irène résiste encore quelques instans; mais enfin, vaincue par leurs supplications, elle accepte. Tous les habitans semblent l'en remercier.

IRÈNE.

Mes amis, mes nobles amis, Irène pourra peut-être vous récompenser un jour. (*A un officier.*) C'est toi, Joannès, que je charge de remettre à Nicétas et cet or et ces dons; il ne peut être loin; vole sur ses pas, tu l'auras bientôt rejoint.

L'officier s'empresse d'obéir à l'ordre d'Irène. Il sort suivi de quelques hommes, qui l'aident à porter la rançon.

Nous, mes amis, en attendant le retour de Nicétas, allons sur les décombres de notre saint temple, offrir nos prières au Dieu des armées. Alexis, ne t'éloigne pas de ces lieux.

Irène et tous les habitans s'éloignent.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, PAOLOS, Soldats.

ALEXIS, à Paolos.

Je reste donc seul pour adoucir les maux de la meilleure des mères! Ah! que n'ai-je avec moi ce frère que j'ai à peine connu dans mon enfance, et qui, dit-on, a péri en combattant pour son pays. Unis ensemble par les liens du sang et de l'amitié, de quelle force ne serions-nous pas armés!... Mais écartons ces tristes pensées, et ménageons la douleur de ma mère.

On entend le bruit d'une troupe en marche. Les soldats reprennent leurs rangs.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉPHALOS, Philhellènes.

ALEXIS.

Que vois-je !... nos braves frères d'armes, les étrangers, commandés par l'intrépide Céphalos !

Il court se jeter dans les bras de Céphalos.

CÉPHALOS, *en l'embrassant.*

Oui, généreux Alexis, après avoir quitté l'armée devant Napoli, je me suis rendu dans le Péloponèse ; Scanderberg m'a donné ordre de me réunir de nouveau à vos braves soldats.

ALEXIS.

Eh bien ! qu'avons-nous à espérer ou à craindre ?

CÉPHALOS.

Le ciel, qui a excité notre illustre chef à embrasser votre défense, le ciel lui-même protège votre cause. Nous venons de remporter, près d'Ocride en Macédoine, une victoire complète. En vain les Turcs ont inondé l'Épire de leurs troupes innombrables ; battus sur tous les points, ils n'ont pu même s'emparer de Durazza. Fièrre d'être commandée par un héros, l'Albanie entière s'est soulevée. En ce moment, les Hongrois ravagent la Servie... Enfin, mes amis, maintenant il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce.

ALEXIS.

Nous nous montrerons dignes de nos ancêtres.

CÉPHALOS.

Nous devons nous reposer ici ; mais quel triste aspect nous offre ce pays, autrefois si riche et si peuplé !

ALEXIS.

C'est l'œuvre d'Ismail ! Mais voici ma mère.

SCÈNE X.

LES MÊMES, IRÈNE, Habitans.

IRÈNE, *entrant.*

Est-ce vous, Céphalos ?

CÉPHALOS.

Je bénis les hasards des combats qui me rapprochent de vous, Irène ; je pourrai vous suivre encore au chemin de l'honneur.

IRÈNE.

Soldats du vainqueur de Mahomet ! la Grèce délivrée vous comptera au nombre de ses enfans les plus chers, et gravera vos noms parmi ceux de ses plus illustres défenseurs.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, un OFFICIER grec.

Entrée d'un officier, qui annonce qu'un envoyé du pacha demande à paraître devant Irène : elle consent à l'entendre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'ENVOYÉ TURC, quatre Nègres portant un coffret richement orné.

IRÈNE.

Qui t'amène parmi nous ? Que viens-tu m'annoncer de la part de ton maître ?

L'ENVOYÉ.

Ton époux est libre.

Mouvement général de joie.

IRÈNE.

Se peut-il ?

ALEXIS.

O mon père !

L'ENVOYÉ, montrant le coffret.

Pour confirmer la vérité de mes paroles, mon redoutable maître m'a chargé de t'offrir ce présent.

IRÈNE, l'observant.

Et quel est ce présent ?

L'ENVOYÉ.

Je l'ignore.

Les nègres portent le coffret dans la demeure d'Irène.

IRÈNE.

Pourquoi Nicétas n'est-il pas avec toi ?

L'ENVOYÉ.

Il sera bientôt libre aussi. Mais n'as-tu rien à dire à mon maître ?

IRÈNE.

Non, j'attends l'accomplissement de sa promesse.

L'ENVOYÉ.

Puis-je me retirer ?

IRÈNE.

Tu le peux.

Sur un signe d'Irène, les soldats grecs qui entourent l'envoyé s'écartent. Celui-ci se hâte de monter à cheval, et part au galop, suivi des quatre nègres.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté L'ENVOYÉ et les Nègres.

IRÈNE.

Est-il bien vrai qu'Ismail m'ait rendu mon époux ?

ALEXIS.

Pouvez-vous en douter, ma mère ?

CÉPHALOS.

Pourquoi voudrait-il vous tromper ?

IRÈNE.

Je ne sais quel pressentiment m'agite... mais quel présent a-t-il pu m'envoyer?... Voyons...

Elle entre seule et à pas précipités dans sa maison.

ALEXIS.

Je ne verrai donc plus verser de larmes à ma mère ?

PAOLOS.

Attendons, pour nous livrer à la joie, que ton père soit au milieu de nous.

A peine Paolos a-t-il prononcé ces paroles, qu'on entend un cri. Irène sort de la maison, l'horreur peinte sur la figure; elle saisit la main de son fils.

IRÈNE.

Viens, Alexis, viens voir quel présent on envoie à ta mère !

Alexis, entraîné par sa mère, entre dans la maison et en sort aussitôt.

ALEXIS.

Grand Dieu !... la tête de mon père !...

Moment de consternation.

IRÈNE, *remettant un poignard à son fils.*

Ce ne sont pas des larmes, c'est du sang qu'il demande ! tiens, prends ce fer... venge-moi, venge ton père !

ALEXIS.

Marchons.

IRÈNE, *en sortant.*

Mort à Ismaïl !

TOUS.

Mort à Ismaïl !

Ils sortent tous.

SCÈNE XIV.

Le Théâtre change, et représente le camp des Turcs. Une vue de Napoléon du côté de la terre. Dans le fond s'élève un bûcher. On voit dans le lointain le mont Palamède.

DÉMÉTRIUS, Sentinelles.

Au changement, Démétrius sort de sa tente et descend la scène ; il paraît livré au plus violent chagrin.

DÉMÉTRIUS.

Là, sur l'autre rive, est l'asile où s'écoulèrent mes jeunes années... Si près du sol natal, et peut-être exilé pour jamais ! ah ! j'ai bien mérité mon sort ! Le fils d'Irène armé contre sa patrie !... Fatale ambition ! j'ai tout trahi pour toi, mon Dieu ! l'honneur et mon pays !... Grec, je combats les Grecs ; je triomphe ; mais pour moi chaque nouvelle victoire est un nouveau châtiment ; ils meurent, mais pour eux la mort est encore une victoire !... Qui vient ?... c'est Ismaïl !

SCÈNE XV.

DÉMÉTRIUS, LE PACHA.

LE PACHA.

Je te cherchais, Agar. On avait répandu la nouvelle que notre flotte, poursuivie par Céphalos, avait été réduite en cendres ; cette nouvelle est démentie : on m'annonce au contraire

de nouveaux succès ; bientôt, n'en doutons point, les Albanais vaincus iront cacher leur honte et leur effroi au milieu de leurs montagnes.

DÉMÉTRIUS.

Ne te promets pas un succès si facile. Tu connais mal ceux que tu veux soumettre. Ce ne sont plus ces esclaves dociles qui préféreraient la honte au supplice. Vois les enfans, les vieillards, les femmes même, s'armer du glaive au nom de la patrie. Crois-moi, ces Grecs, que naguères encore on abreuvait de mépris, voudront au prix de tout leur sang reconquérir l'estime du monde ; ils ont relevé la tête, ils ne la courberont plus.

LE PACHA.

Est-ce bien toi que j'entends, Agar ? . . . ton âme est-elle effrayée à l'approche du danger ?

DÉMÉTRIUS.

Je ne le crains pas, mais je sais le prévoir.

LE PACHA.

Est-ce donc à toi d'exalter les Grecs dont tu as tant à te plaindre ? Est-ce à toi de me parler de leurs vertus, de leur courage, quand tu ne peux que les haïr et les mépriser ?

DÉMÉTRIUS.

Ah ! ce sont eux plutôt . . .

LE PACHA.

Eh quoi ! regretterais-tu les affronts qu'ils t'ont fait subir ? regretterais-tu les bienfaits dont je t'ai comblé ? Lorsque tu vins dans mon camp, sans m'informer de ton nom, de ta famille, ni des motifs qui te faisaient fuir ta patrie, je te reçus en ami ; tu voulais te venger, je te donnai des armes ; mon amitié pour toi a été sans bornes : elle peut s'imposer un dernier sacrifice ; tu es libre, je te rends tes sermens ; va te joindre à mes ennemis.

DÉMÉTRIUS.

Non, je mourrai dans tes rangs, car les leurs me sont fermés à jamais ! . . . Que sont devenus les prisonniers faits aux portes de Napoli ?

LE PACHA.

Ils sont morts.

DÉMÉTRIUS.

Morts !

LE PACHA.

Tous. Cet exemple était nécessaire; il glacera d'épouvante ceux qui seraient tenter de me résister... Mais c'est trop long-temps nous entretenir de ces misérables révoltés, d'autres soins doivent nous occuper en moment.

Le Pacha remonte la scène et la descend aussitôt.

Mes ordres sont exécutés. Agar, ton triomphe s'apprête.

DÉMÉTRIUS.

Mon triomphe?...

LE PACHA.

Oui, tu vas voir que nous savons récompenser comme nous savons punir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN CHEF D'ESCLAVES, Prisonniers grecs des deux sexes, Officiers et Soldats turcs; Esclaves, Suite du Pacha, etc.

Une suite nombreuse d'officiers, de gardes, de domestiques du pacha, entre et vient se ranger au fond du théâtre. Des jannissaires entrent à leur tour, conduisant des esclaves grecs des deux sexes : ils sont suivis par des Spahis, qui amènent un cheval richement harnaché. Un officier porte un coussin sur lequel sont placés une aigrette en diamans et un riche poignard. Des danseurs, des baladins, placés en tête et à la queue du cortège, se sont rangés sur l'un des côtés du théâtre. Le chef des esclaves s'avance.

LE CHEF DES ESCLAVES.

Puissant Ismail! ton esclave indigne a exécuté tes ordres. De toutes les beautés que la force de tes armes a mises en ton pouvoir, il a choisi celles qui lui ont paru dignes de tes regards. Ce noble coursier envoyé par sa Hautesse, et ces riches présens...

LE PACHA.

Tais-toi!

LE CHEF DES ESCLAVES.

Très-volontiers, seigneur.

LE PACHA, à *Démétrius*.

Depuis long-temps, Agar, je voulais récompenser ta valeur. Le moment est venu.

Le pacha fait un signe. Le chef des esclaves fait avancer les prisonniers grecs.

Tous ces esclaves sont à toi.

Démétrius s'approche des prisonniers qui le reconnaissent, et se détournent en faisant un geste d'horreur. Démétrius recule saisi de honte.

DÉMÉTRIUS.

Des Grecs ! ô ciel

LE PACHA.

Oui , venge-toi sur eux des outrages de ton ingrate patrie.

DÉMÉTRIUS.

Jamais !

Démétrius exprime par un geste qu'il n'accepte point ce présent.

LE PACHA.

Ce coursier, le plus léger des enfans de l'Arabie, fut destiné au plus brave soldat de mon armée Il est à toi

Sur l'ordre du pacha, les Spahis amènent le coursier devant Démétrius, puis ils s'éloignent. Sur un autre signe, l'officier qui porte l'aigrette et le poignard en décore Démétrius au bruit des fanfares.

LE PACHA.

Tu justifieras, je n'en doute point, par de nouveaux exploits, les récompenses dont t'a comblé notre magnanime empereur.

DÉMÉTRIUS *à part.*

Hélas ! ô ma mère !

LE PACHA.

Esclaves, célébrez maintenant par vos jeux le triomphe d'Agar.

A l'ordre du pacha, on emmène les prisonniers grecs. Démétrius se place auprès du pacha sur le divan. Les danses commencent.

BALLET.

Après le ballet, un officier entre.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN CHEF de Janissaires.

LE CHEF DES JANISSAIRES, *au Pacha.*

Ce vieillard qui, de la part des siens, t'avait apporté un insolent message, Nicélas, selon tes ordres, va paraître devant toi.

DÉMÉTRIUS, à voix basse au Pacha.

Nicéas !... juste Dieu !... Ah ! laisse-moi le fuir... sa vue ferait mon supplice, sa voix me maudirait.

LE PACHA.

Séparé bien jeune de cette race détestée, tes traits altérés par les fatigues, le turban qui ceint ton front, le luxe nouveau qui te décore, tout te rendra méconnaissable à ses yeux.

DÉMÉTRIUS.

Il me reconnaîtra, te dis-je....

LE PACHA.

Qui donc pourrait te trahir ?

DÉMÉTRIUS, d'une voix étouffée.

Ma honte !

Il s'éloigne. Les esclaves et la suite du pacha se retirent. Les gardes entrent conduisant Nicéas.

SCÈNE XVIII.

LE PACHA, NICÉAS, Gardes.

LE PACHA.

Approche, esclave.

NICÉAS.

Ce nom n'est plus le nôtre.

LE PACHA.

Que ton orgueil s'abaisse en ma présence.

NICÉAS.

Ce n'est que devant Dieu que mes genoux ont appris à fléchir... Quel nouveau forfait as-tu médité ? Meurtrier de l'époux d'Irène, parle, que veux-tu encore de Nicéas ?

LE PACHA.

Tu vas l'apprendre. Tu sais que rien ne peut arrêter ma justice ; cet exemple récent...

NICÉAS.

Appelles-tu donc justice le plus horrible des assassinats ?

LE PACHA.

Quel que soit le nom que tu donnes aux actes de ma puissance, tu peux juger maintenant s'il est possible de s'y soustraire.

NICÉTAS.

Oui, je sais quel sort tu me destines : ordonne donc ma mort, s'y suis préparé ; quant à toi, l'Éternel compte tes crimes.

LE PACHA.

Je pourrais te punir de ces vaines menaces ; mais non, ton sang m'est inutile ; ma pitié

NICÉTAS.

Garde-la pour toi-même ; l'aspect des tortures et de la mort n'ébranleront point l'âme de Nicétas.

LE PACHA.

Tu ne mourras pas, te dis-je ! je briserai même tes fers, mais écoute à quelles conditions.

NICÉTAS.

Ne les dis pas, si elles outragent ma croyance et l'honneur.

LE PACHA.

Des ornemens de ton culte, des trésors, des vases précieux, ont été sauvés du pillage.

NICÉTAS.

Il est vrai.

LE PACHA.

La garde t'en a été confiée.

NICÉTAS.

Oui.

LE PACHA.

Eh bien ! livre-moi ces richesses, et ma reconnaissance . . .

NICÉTAS.

N'achève pas, barbare ! . . . Il faut que tu me connaisses bien peu, ou que tu aies conçu pour moi un grand mépris, si tu n'as pas deviné d'avance ma réponse.

LE PACHA.

Écoute . . . ce n'est pas toi seul que tu sauveras, en te rendant à mes désirs. Egarés par le désespoir, tes frères ne connaissent pas encore tous les périls qui les menacent. Je n'ai qu'un mot à dire, et ils sont anéantis. Cède à mes vœux au contraire, et je suspends ma vengeance. La paix . . .

NICÉTAS.

Ah ! je les maudirais, s'ils l'acceptaient à ce prix.

LE PACHA.

Vieillard insensé!... ne crains-tu pas de lasser ma patience?

NICÉTAS.

Je ne crains que l'infamie.

LE PACHA.

Malheureux! réfléchis donc.

NICÉTAS.

Vil meurtrier, tes bourreaux sont-ils prêts?

LE PACHA.

Nicétas, il en est temps encore!

NICÉTAS.

Tais-toi!... tigre altéré de sang, je te dénonce à Dieu; il jugera entre nous.

LE PACHA.

C'en est trop. A moi, gardes!

Il fait un signe; des gardes s'approchent; le pacha leur donne des ordres à voix basse. Deux d'entre eux s'éloignent et reviennent bientôt avec des esclaves qui élèvent un bûcher. Nicétas, les yeux au Ciel, semble plongé dans une pieuse méditation.

Le sacrificateur arrive, et entraîne Nicétas sur le bûcher.

NICÉTAS, *élevant les mains vers le Ciel.*

Dieu des chrétiens! exauce ma prière... Veille sur tes enfans...

Fanfares grecques dans le lointain.

Frémissez! j'entends venir nos vengeurs!

En ce moment le camp est attaqué par Irène et Alexis. Un combat général s'engage. Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ALEXIS, *bas et vivement à un paysan en entrant.*
Ne crains rien, je saurai tromper tous les yeux.

LE CHEF.

Vous vous êtes bien fait attendre !

UN PAYSAN.

Que voulez-vous, respectable Joussof, il n'est pas facile maintenant de rassembler les provisions dont vous avez besoin. Notre malheureux village est épuisé, et ce n'est qu'avec la plus grande peine...

LE CHEF.

Tais-toi ! je sais à quoi m'en tenir ; ton village est riche, très-riche... il doit l'être, nous voulons qu'il le soit. S'il t'arrive encore de venir si tard, je te ferai caresser la plante des pieds de manière à ce que pendant un mois tu ne puisses user ta chaussure.

LE PAYSAN, *à part.*

Vil esclave !

LE CHEF.

Que dis-tu ?

LE PAYSAN.

Moi, rien.

LE CHEF, *montrant Alexis.*

Quel est celui-là ?

LE PAYSAN.

C'est... c'est mon neveu.

LE CHEF.

Je ne l'ai pas encore vu.

LE PAYSAN.

Non, il est d'un autre village ; mais il a autant de respect et de soumission que moi pour nos bons maîtres.

LE CHEF.

Vos bons maîtres ! vos bons maîtres !... vous voudriez bien les laisser mourir de faim... Mais voyons, qu'on se hâte d'enlever ces provisions.

LE PAYSAN.

Je suis à vos ordres.

Le chef des esclaves et le paysan vont au fond. On commence à décharger les chevaux. Pendant ce temps, Alexis reste un moment sur le devant de la scène.

ALEXIS, *seul.*

Me voici donc enfin dans la tente d'Ismaïl. La mort m'attend sans doute; mais du moins, avant de périr, j'aurai vengé mon père.

Le chef des esclaves a disparu un moment au fond. Le paysan, qu'on n'a pas perdu de vue, rentre en scène, et descend rapidement auprès d'Alexis.

LE PAYSAN.

Noble Alexis! vous le voyez, j'ai secondé votre projet; je n'ai pas craint de compromettre ma vie pour vous servir; mais si vous avez quelques nouvelles informations à prendre, hâtez-vous.

ALEXIS.

Pars, moi je reste.

LE PAYSAN.

Vous restez?...

ALEXIS.

Oui.

LE PAYSAN.

Mais songez à quels dangers...

ALEXIS.

Je les brave.

LE PAYSAN.

Je ne sais quel peut être votre dessein; mais il doit être utile à la cause des Grecs, et si je puis vous servir...

ALEXIS.

Non, mon ami, il faut que je sois seul.

LE PAYSAN..

Puissé-je me voir bientôt auprès de vous le fer à la main!...

ALEXIS, *lui pressant la main.*

Généreux Piccolos, je connais ton courage.

LE CHEF, *reparaissant à l'entrée de la tente.*

Que faites-vous donc là-bas, tous deux? N'avez-vous pas ici du travail?

LE PAYSAN.

Nous voilà! nous voilà!

LE CHEF.

Qu'on se dépêche.

A la voix du chef, Alexis et le paysan ont remonté la scène. Des sacs, chargés de diverses denrées, ont été déposés devant la tente, sur l'ordre du chef. Le paysan et ses compagnons, aidés des esclaves, les chargent sur leurs épaules. Alexis a feint de prendre part à leur travail.

LE PAYSAN, *rentrant en scène.*

(*Au chef.*) Où allons-nous déposer cela? Est-ce ici?

LE CHEF, *montrant la porte à gauche.*

Non, non; c'est-là. Suivez-moi.

Les paysans et les esclaves suivent le chef. Profitant de ce mouvement, et voyant tout le monde occupé, Alexis jette un regard rapide autour de lui.

ALEXIS.

Comment échapper aux regards? Où me cacher? (*Regardant à droite.*) Ah! là! (*Tirant à moitié un poignard de son sein.*) Tremble, Ismail!

Il sort; à peine est-il caché, que le chef et les paysans reparaissent.

LE CHEF.

Allons, voilà qui est fini; retirez-vous? (*Regardant autour de lui.*) Mais où est donc ton neveu?

Alexis se montre à moitié, et fait un signe d'intelligence au paysan.

LE PAYSAN.

Je... je lui ai dit de prendre les devants.

LE CHEF.

C'est bon. (*Bruit extérieur, fanfares.*) Voici le pacha! Vite, vite, sortez.

A l'ordre du chef, les paysans remontent la scène; ils vont sortir. Le pacha, suivi de Démétrius et de plusieurs officiers, entrent; tout le monde s'incline.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PACHA, DÉMÉTRIUS, OFFICIERS,
ALEXIS, *caché.*

LE PACHA, *en entrant.*

Plus de pitié pour eux! que le sang des captifs lave l'affront fait à nos armes, et que leur supplice glace d'effroi tous les belles; je le veux, obéissez.

Tout le monde s'éloigne. Les rideaux de la tente se referment.

SCÈNE IV.

LE PACHA, DÉMÉTRIUS, ALEXIS, *caché*.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi ces nouvelles rigueurs, Ismail? Cette funeste journée t'a appris tout ce que peut le désespoir des Grecs.

LE PACHA.

Leur triomphe a été de courte durée... Nous avons été surpris à l'improviste : le désordre et la confusion se sont mis, il est vrai, dans nos rangs; mais, revenant bientôt au combat, les soldats de Mahomet ont chassé devant eux ces esclaves, comme un vil troupeau.

DÉMÉTRIUS.

Je te dois la vérité; assez d'autres flattent ta puissance; tu n'es plus ici en sûreté; ton camp est dominé de tous côtés par les montagnes escarpées qui servent d'asile aux Grecs, et nul doute qu'une ruine complète ne te menace, si tu persistes à vouloir les attendre en ces lieux.

LE PACHA.

Agar, je pardonne à ton amitié ces timides conseils; tout autre que toi les aurait payés de sa vie!... Mais quelle idée est la tienne! Eh! quoi! les vainqueurs fuiraient devant les vaincus!... Non, non, ils savent trop bien qu'un dernier combat les anéantirait. Ils n'oseront tenter une nouvelle attaque.

DÉMÉTRIUS.

Ils l'oseront, te dis-je!... Le fort de Napoli offre un sûr asile; il faut t'y renfermer. Quant à moi, fidèle à mes sermens, je mourrai ici en protégeant ta retraite.

LE PACHA.

Non!... jamais une telle honte ne souillera la gloire d'Ismail... Mais c'est assez; tu as entendu l'arrêt que j'ai porté; éloigne-toi.

Démétrius insiste et cherche à le fléchir. Le pacha est inflexible, et lui donne de nouveau l'ordre de s'éloigner. Démétrius obéit lentement. Il est toujours en vue du spectateur qui l'aperçoit à travers un rideau resté entr'ouvert. Le pacha est livré tout entier à ses sinistres pensées. Alexis, pendant toute cette scène, a exprimé la part qu'il a prise à l'entretien qu'il a entendu. A la fin de la scène, il a vu Démétrius s'éloigner. Profitant du moment, il tire son poignard.

ALEXIS.

L'instant est venu.

DÉMÉTRIUS *en dehors.*

Tentons un nouvel effort.

ALEXIS, *s'élançant vers le pacha.*

Meurs, barbare!

Démétrius revient pour implorer encore la pitié du pacha. Il aperçoit Alexis, se précipite entre Ismaïl et lui, et le désarme.

DÉMÉTRIUS.

Que fais-tu, malheureux?

LE PACHA.

A moi, gardes! (*Des gardes entrent en tumulte.*) Qu'on s'empare de ce traître. (*L'ordre s'exécute.*) A Alexis. Qui es-tu?

ALEXIS.

Ton ennemi, le vengeur des Hellènes!

LE PACHA, *à Démétrius.*

Eh bien! les voilà donc ces Grecs, dont tout à l'heure encore tu vantais les vertus!

ALEXIS.

Tu triomphes, Ismaïl!... le sort a trahi mon courage; mais d'autres bras sauront t'atteindre.

LE PACHA, *à lui-même.*

Si jeune et tant d'audace!... (*A Alexis.*) Réponds! qui t'a mis le poignard à la main?

ALEXIS.

Tu le demandes au fils d'Irène!

DÉMÉTRIUS, *à part.*

Qu'entends-je! mon frère!

ALEXIS.

C'est sur la tête de son père qu'Alexis avait juré ta mort.

DÉMÉTRIUS, *au pacha.*

Qué dit-il! juste Dieu!... Eh quoi! ce chef infortuné dont tu me taisais le nom...

ALEXIS.

C'était mon père!...

DÉMÉTRIUS.

Grand Dieu !

ALEXIS.

Oui, mon père! Qui pourrait me blâmer d'avoir voulu rendre meurtre pour meurtre ?

DÉMÉTRIUS, à part.

O comble d'horreur !

LE PACHA.

Qu'on l'emmène.

Les gardes vont entraîner Alexis ; Démétrius s'élançe vers eux.

DÉMÉTRIUS.

Arrêtez ! . . . Ismail, au nom du ciel, prends pitié de sa jeunesse . . . Son crime est grand, sans doute, mais le désespoir a pu l'égarer . . . Ah ! si tu attaches quelque prix aux services que je t'ai rendus, si tu crois qu'en détournant le coup qui vient de menacer tes jours, j'ai acquis des droits à ta reconnaissance, accorde-moi sa vie. Je t'en conjure !

LE PACHA, après avoir réfléchi un instant.

Quoique ma faiblesse puisse enhardir de nouveaux assassins, je te dois trop aujourd'hui pour ne pas me rendre à tes vœux . . . Qu'il vive, j'y consens . . . Mais il faut au moins qu'un aveu sincère lui mérite sa grâce. (*Il fait un signe, on ramène Alexis.*) Nomme-nous tes complices.

ALEXIS.

Je n'en ai pas, je te l'ai déjà dit . . . Seul j'ai médité ta perte, et seul j'ai voulu l'accomplir. Je t'ai cherché vainement pendant le combat (*Avec mépris.*) Tu fuyais alors.

LE PACHA.

Insensé ! ce nouvel outrage . . .

DÉMÉTRIUS.

Ismail ! . . .

LE PACHA.

Ne crains rien, je tiendrai ma promesse. Je lui pardonne encore . . . Je te l'avoue même, tant de courage m'étonne. (*A Alexis.*) Fils d'Irène, va dire à ta mère et ton crime et ma clémence.

ALEXIS.

Je serais libre !

LE PACHA.

Oui, si tu veux jurer ici de ne plus reprendre les armes et de renoncer à tes odieux projets.

ALEXIS.

Qui? moi!... J'abandonnerais la cause de mon pays?... Je renoncerais à venger mon père! Ne l'espère pas; un pareil serment serait bientôt suivi du parjure. Non, la mort, la mort seule peut enchaîner mon bras.

LE PACHA.

Ainsi donc, ma bonté...

ALEXIS.

Le souvenir d'un père parle plus haut dans mon cœur. Dispose de mon sort; je ne puis rien promettre.

LE PACHA.

Tu le vois, Agar, c'est lui qui se condamne... Eh bien! qu'il meure, puisqu'il le veut!

DÉMÉTRIUS.

Ismail, je t'en supplie!

LE PACHA.

Non, plus de grâce... Cesse de m'implorer pour lui, ou crains toi-même ma colère. Ils me haïssent tous... Je prétends justifier leur haine... C'est toi que je charge de faire exécuter ma sentence, songes-y bien; avant une heure, je veux être obéi... Je le veux... Tu m'apporteras sa tête. Vous, gardes, suivez-moi.

Il sort, suivi d'un détachement de janissaires.

SCÈNE V.

DÉMÉTRIUS, ALEXIS.

DÉMÉTRIUS, *aux gardes qui ont saisi Alexis.*

Éloignez-vous et veillez au dehors; ce chrétien est désarmé; il n'y a rien à craindre.

Les gardes s'éloignent. Démétrius a remonté la scène, et redescend vivement près d'Alexis.

Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, au nom de votre propre salut, répondez-moi sans détour... Vois-je en effet devant moi le fils d'Irène?

ALEXIS.

Oui, d'Irène, l'orgueil et la gloire des Hellènes, mais la plus infortunée des mères et des épouses.

DÉMÉTRIUS.

Et ce chef, dont hier le pacha ordonna la mort...

ALEXIS, *d'une voix étouffée.*

Je vous l'ai déjà dit, c'était mon père.

DÉMÉTRIUS, *à part.*

Malheureux! (*A Alexis.*) Rassure-toi, Alexis; tu vivras encore pour punir son meurtrier...

ALEXIS.

Que dites-vous?

DÉMÉTRIUS, *avec véhémence.*

Dans ce camp même, tu trouveras des vengeurs.

ALEXIS.

Quel langage!

DÉMÉTRIUS.

La prudence est encore nécessaire; mais bientôt... Ismaïl!... tu paieras cher ton lâche assassinat!... Viens, viens, suis-moi.

ALEXIS:

Arrêtez!... je ne sais quel intérêt vous attache à ma cause... apprenez-moi...

DÉMÉTRIUS.

Tu sauras tout.

ALEXIS.

Qui donc êtes-vous?

DÉMÉTRIUS.

Un homme qui aurait versé tout son sang pour racheter celui de ton père, qui donnerait à l'instant même sa vie pour sauver la tienne... en un mot, le plus coupable et le plus infortuné des hommes!

ALEXIS.

Ton nom!

DÉMÉTRIUS.

Je ne puis encore te le dire... Les momens sont précieux... Viens, hâtons-nous!... (*Bruit extérieur.*) Grand Dieu! Pourquoi ce tumulte?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER TURC.

Il entre précipitamment.

L'OFFICIER, à *Démétrius*.

Agar, le pacha m'envoie auprès de toi. Les Grecs ont de nouveau attaqué notre camp. L'un de leurs corps s'est précipité de ce côté; l'autre s'est porté vers les remparts de Napoli, et combat en ce moment le pacha, qui s'apprête à rentrer dans la forteresse! hâte-toi de te mettre à la tête de tes braves guerriers.

DÉMÉTRIUS, *tirant son cimenterre*.

Je sais quel est mon devoir, et je vais le remplir; je serai bientôt près de vous; allez.

L'officier sort. Bruit plus rapproché.

SCÈNE VII.

DÉMÉTRIUS, ALEXIS.

ALEXIS.

On se bat, et je suis sans armes!

DÉMÉTRIUS.

Cette attaque soudaine change le projet que j'avais conçu; mais tu peux me confier ta vengeance.

Il prend un sabre suspendu à l'une des colonnes de la tente.

Prend ce fer. . . profite du tumulte; va rejoindre tes soldats.

Le bruit des armes redouble. On entend des clameurs confuses.

CRIS au dehors.

Fuyons, fuyons! c'est Irène.

ALEXIS.

Qu'entends-je!

Emporté par un mouvement involontaire, Démétrius s'est élancé vers le fond, le sabre à la main.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, IRÈNE.

Les rideaux du fond s'ouvrent. On voit fuir les Turcs devant les Grecs. Irène paraît à l'entrée de la tente et s'élançe en scène. Elle ne voit d'abord qu'Alexis, qui a couru au devant d'elle.

IRÈNE.

Mon Alexis! mon fils!

Apercevant Démétrius, qui, sans le reconnaître, s'est avancé vers elle le sabre à la main.

Grand Dieu!

DÉMÉTRIUS, *la reconnaissant et reculant de surprise, de honte et de terreur.*

Ma mère!

IRÈNE.

Monstre! pour mettre le comble à tes forfaits, viens-tu frapper le sein qui t'a porté?

Démétrius jette son cimenterre et se cache la figure.

ALEXIS.

Qu'ai-je entendu! ô ciel! quoi, ce chef musulman...

IRÈNE.

Fut Démétrius ton frère... Vois-le maintenant chargé de la livrée de l'esclavage. Il a déshonoré le nom de ses pères; il a trahi sa patrie; sa famille et sa patrie ont maudit à jamais son nom.

DÉMÉTRIUS, *se jette aux genoux d'Irène; d'une voix déchirante il s'écrie:*

Ma mère! ma mère!

IRÈNE.

Quel titre oses-tu invoquer?... Tu n'es plus mon fils.

DÉMÉTRIUS.

Daignez m'entendre!

IRÈNE, *le repoussant.*

Ne lève pas vers moi, en suppliant, tes mains parricides, le ciel lui-même rejette ta prière.

DÉMÉTRIUS.

Prenez pitié de mon désespoir!

IRÈNE.

As-tu pris pitié de mes larmes, lorsqu'en proie à une fureur insensée, et n'écoulant que ta vengeance, tu t'arrachas de mes bras pour courir dans les rangs de nos ennemis? Fils ingrat, fuis loin de moi; je ne te connais plus.

DÉMÉTRIUS.

Que mes remords désarment votre colère! Ils ont peut-être expié mon crime.

IRÈNE.

Ils n'appaiseront pas les mânes sanglans de ton père.

DÉMÉTRIUS.

Je vengerai sa mort.

IRÈNE.

Toi! tu n'en es pas digne. Vil apostat, va rejoindre les meurtriers de mon époux.

DÉMÉTRIUS.

Ah! ne me répétez plus ces mots horribles..... voulez-vous donc me voir expirer à vos pieds!

IRÈNE.

Laisse-moi, traître, laisse-moi!

ALEXIS.

O ma mère, ne soyez pas inflexible.

IRÈNE.

Qu'oses-tu me demander?... Pourquoi veux-tu implorer le pardon? Le pardon pour l'esclave et l'agent d'Ismail? jamais!... Viens, mon fils, mon seul fils... Entends-tu ces cris belliqueux?... Viens chercher sur mes pas la mort ou la victoire.

Irène veut sortir, Démétrius se traîne à ses pieds.

DÉMÉTRIUS.

Ma mère! ma mère! un seul moment...

IRÈNE.

Laisse-moi, te dis-je... Je t'ai maudit, je te maudis encore.

Démétrius pousse un cri déchirant, saisit son poignard et le tourne contre son sein.

DÉMÉTRIUS.

Eh bien! je n'ai donc plus qu'à mourir.

Il va se frapper; Alexis s'élance et arrête son bras.

ALEXIS.

Arrête! Démétrius. . . .

A Irène, en embrassant ses genoux.

Ma mère, écoutez ma voix qui vous implore; ne repoussez pas ma prière. N'aurai-je donc retrouvé un frère que pour le perdre à jamais! Est-il des fautes qu'un tel repentir n'efface! Ah! si je vous suis cher, ne le rejetez pas loin de vous; dites-lui qu'il peut encore espérer son pardon.

IRÈNE, émue.

Qu'exiges-tu, mon fils?

ALEXIS, entraînant Démétrius près d'elle.

Il fut bien coupable sans doute, mais il veut expier son crime; à l'instant même, il brisait mes fers; il me rendait des armes; sans lui déjà votre Alexis ne serait plus.

IRÈNE.

Que dis tu? hélas! cesse... Alexis...

ALEXIS.

Je ne quitterai pas vos genoux que vous ne vous soyez rendue à nos larmes! Tournez vers lui les yeux; long-temps il fut votre seule espérance, la joie et l'orgueil de sa famille.

IRÈNE.

Depuis, il en fut la honte!

ALEXIS.

Vous l'avez tant aimé!

IRÈNE.

Dieu sait combien il m'était cher! et le cruel n'a pas craint de déchirer mon cœur!

DÉMÉTRIUS.

Ah! je n'ai pas cessé d'adorer ma mère.

ALEXIS.

Il vivra encore pour partager mes soins et ma tendresse. Du haut des cieux, mon père vous implore avec moi. . . Reconnaissez votre fils; rendez, rendez-moi mon frère!

Alexis et Démétrius sont aux pieds d'Irène; ils l'implorent. Elle ne peut plus résister; elle les relève. Tous deux se précipitent dans ses bras.

IRÈNE.

Mon Alexis! . . . Mes enfans!

Elle les presse contre son sein; puis, prenant un air imposant, elle entraîne Démétrius à l'avant-scène.

Écoute, Démétrius, je devrais peut-être me reprocher ma faiblesse ; mais une plus longue résistance passe les forces d'une mère. Suis-nous, viens combattre, à l'instant même, sous l'étendard des Hellènes ; viens laver ta honte dans le sang de nos ennemis ; c'est après le combat que je saurai si je dois te rendre toute ma tendresse.

DÉMÉTRIUS.

Vous me retrouverez digne de vous.

Irène, Démétrius et Alexis, le glaive à la main, ont fait un mouvement pour sortir. Le bruit du combat, qui s'était éloigné d'eux pendant quelques instans, se rapproche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN OFFICIER grec.

L'OFFICIER, à Irène.

Nous avons été repoussés, malgré tous nos efforts ; déjà de nombreux corps de Spahis et de Janissaires sont prêts à nous envelopper. Fuyez, fuyez, Irène !

IRÈNE.

Moi fuir ! . . .

DÉMÉTRIUS, qui est allé au fond.

Il le faut. Voici l'ennemi . . . Profitez du moment.

IRÈNE.

La retraite peut encore être une victoire. Allons combattre !

ALEXIS.

Vengeons le déshonneur fait à nos armes.

DÉMÉTRIUS.

Mourons, Alexis, pour sauver notre mère !

Irène et ses fils ont couru vers le fond. On voit paraître les janissaires et d'autres soldats turcs.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SPAHIS, JANISSAIRES.

Un combat s'engage. Irène, Démétrius et Alexis animent leurs soldats ; mais les Grecs sont obligés de céder peu à peu aux ennemis qui les entourent. Combats particuliers. Alexis et Démétrius se battent en veillant sur leur mère, et renversent plusieurs ennemis prêts à l'immoler. Frappé par derrière, Démétrius, blessé d'un coup mortel, tombe dans les bras d'Irène. Les Grecs, accablés par le nombre, battent en retraite.

Le théâtre change et représente la citadelle de Napoli, élevée sur une hauteur qui commande la rade: Elle est entourée par la mer, et ne tient à la terre que par une jetée faisant face au public, et défendue par les canons du fort, dont la principale porte est au bout de la jetée.

SCÈNE XI.

Au changement, la nuit est venue. Les Turcs allument des feux et relèvent des sentinelles. Le chef des Spahis vient annoncer au commandant du fort que le pacha s'approche, et il repart au galop. Le commandant a fait baisser le pont-levis, et prendre les armes à sa troupe qui s'apprête à recevoir le pacha.

Le pacha paraît entouré de ses officiers et de toute sa suite. Le chef des eunuques conduit les femmes du sérail; les favorites sont placées dans des palanquins richement décorés. Des dromadaires, portant les trésors du pacha, terminent tout le cortège qui rentre dans la forteresse.

SCÈNE XII.

IRÈNE, CÉPHALOS, Soldats grecs.

Céphalos et quelques officiers grecs paraissent, s'avancent en silence et avec précaution. Irène les suit. On voit Alexis traverser le fond du théâtre dans une barque.

CÉPHALOS, à voix basse.

Alexis tarde bien à venir... Écoutez... (A Irène.) J'entends le bruit des armes.

IRÈNE, *idem*.

C'est lui!

La barque, dans laquelle est Alexis, se rapproche du rivage.

SCÈNE XIII.

IRÈNE, ALEXIS, CÉPHALOS et Soldats grecs.

IRÈNE, à voix basse.

Eh bien!

ALEXIS, *idem*.

Tout est prêt sur nos vaisseaux.

IRÈNE.

Nous sommes prêts aussi.

CÉPHALOS.

Il faut que l'attaque ait lieu sur tous les points à la fois.

ALEXIS.

Quel sera le signal ?

IRÈNE.

Trois coups de canon tirés de la flotte.

ALEXIS.

Il suffit.

Il s'éloigne.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES , excepté ALEXIS.

Lorsque la barque a disparu, Irène et Céphalos font approcher les troupes en silence. Ils placent leurs soldats sur différens points, et font toutes les dispositions nécessaires pour l'attaque. Ils parcourent les rangs et encouragent les soldats.

On écoute... Trois coups de canon se font entendre.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

A ce signal, un mouvement tumultueux dans le fort et hors des remparts. Sortie des Turcs du côté de la jetée.

Les Grecs sont repoussés. Des soldats turcs, conduisant des vieillards et des femmes enchaînés, se disposent à rentrer dans le fort ; quelques Grecs viennent au secours des prisonniers. Après un combat furieux, les Turcs sont obligés de fuir.

Le pacha paraît sur le pont-levis, et ordonne un massacre de tous les prisonniers. Les femmes sont égorgées ; les enfans jetés à la mer.

Vengeance!... Vengeance!... s'écrient de toutes parts les Grecs ; et un dernier combat a lieu du côté de la mer et de la jetée. Alexis, dans une chaloupe suivie de plusieurs brûlots, a placé une mine sous le rocher qui sert de base principale au fort ; il y met le feu et s'éloigne avec les autres embarcations. Le fort s'écroule dans la mer, et la flotte d'Irène paraît dans le fond. On arbore l'étendard grec sur la tour la plus élevée.

Le pacha, frappé d'un coup mortel, tombe sur le pont-levis.

Tous les Turcs sont anéantis. Irène arrive sur l'avant-scène ; les Grecs l'entourent et se jettent à genoux pour remercier Dieu de leur victoire.
Tableau général.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.